



BELLEAU ET L'ÉPANCHEMENT DU REVE

Daniel Ménager (U. Paris Ouest Nanterre La Défense)

Avec ce titre, je commets le genre d'anachronisme que nous reprochons toujours à nos étudiants. Vous aurez reconnu en effet une phrase d'*Aurélia*¹ dont l'univers a peu de choses en commun avec celui de Belleau. Chez le premier, le rêve envahit si bien la réalité que le poète en devient fou. Chez le « gentil » Belleau, rien de tel. Il contrôle toujours ses affects, sa conduite est irréprochable, sinon, il aurait été renvoyé du château par son « employeur », le marquis d'Elbeuf. Au lieu de cela, il s'y promène librement, émerveillé par ce qu'il voit, si émerveillé qu'il nous y invite dans les deux « Journées » de sa *Bergerie* (1565 et 1572)². L'idée de trouver des songes, peut-être même un songe dans la *Bergerie* de Remy Belleau ne va donc pas de soi. Le substantif ne se trouve que trois fois dans ce texte. Les deux occurrences les plus intéressantes se trouvent dans la conclusion de la *Première Journée* où l'auteur fait dire ceci au narrateur, qui, un peu voyeur, vient de contempler, sous la nuit brune, les formes charmantes des Naiades et qui les a revues dans ses rêves nocturnes : « Ha, belles et gentilles estoilles, pourquoi n'avez-vous repoussé et mis en fuite les chevaux du Soleil sans mettre fin à mes songes si plaisans³ ». Il ne serait guère nécessaire de commenter cette phrase, classique dans le récit d'un songe érotique, si, d'une manière plutôt bizarre, dans la phrase suivante, Belleau n'avait employé le même mot au singulier. Il me semble que leurs référents ne sont pas tout à fait les mêmes : le narrateur évoque d'abord les songes de la nuit qui prolongent agréablement les impressions du jour ; puis, le songe en général, invité à « couvrir » éternellement sur ses yeux en lui cachant les difficultés de l'existence. Le songe est bien une illusion, comme on le dit souvent à l'époque de Belleau ; il est aussi un bienfaiteur, car il dispense l'oubli. « Beau jour », « douce nuit⁴ » : nuance. Mais elle est bien vite effacée dans la dernière phrase de l'œuvre que je paraphrase : si l'on menait l'existence que le narrateur vient de découvrir à Joyeuse, « aurons-nous regret en mourant d'avoir vécu si doucement en ce monde⁵ » ? Le ton de cette fin est profondément religieux, ce qui ne saurait étonner chez l'auteur. C'est toute la journée passée qui est enveloppée dans la douceur du songe. Il faudra s'en souvenir tout à l'heure, au moment d'aborder la « Seconde Journée ». Ces songes (troisième occurrence), le narrateur les raconte, sans vergogne excessive, à l'un de ses « plus familiers amis », qu'il rencontre le lendemain matin après avoir fait ses prières⁶. Voilà pour le substantif.

On comprend, dans ces conditions, que les critiques ne se soient pas bousculés pour parler du songe dans la *Bergerie*. L'orientation nettement poétique des dernières études, notamment celle, capitale, de Nathalie Dauvois⁷, ne pouvait lui trouver une place. Il faut remonter à des travaux plus anciens, notamment ceux que l'on a consacrés au maniérisme,

¹ Gérard de Nerval, *Aurélia, Œuvres complètes*, t. III, dir. Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, p. 699 : « Ici a commencé pour moi ce que j'appellerai l'épanchement du songe dans la vie réelle ».

² Elles seront citées dans l'édition des *Œuvres poétiques*, par Guy Demerson et alii, Paris, Champion, 2001, t. II et IV, sous le titre : *Bergerie I* (t. II) et *Bergerie II* (t. IV).

³ *Bergerie I*, p. 126.

⁴ *Ibid.*, p. 127.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Bergerie II*, p. 156.

⁷ Nathalie Dauvois, *De la satura à la Bergerie*, Paris, Champion, 1998.



pour trouver des références, à vrai dire bien furtives, à l'atmosphère onirique de l'œuvre de Belleau. Il est vrai, comme le rappelle Guy Demerson⁸, que le maniérisme pictural a inventé une sorte d'onirisme glacé, quelque chose qui relève de l'Éros de la beauté froide, selon la belle expression d'André Chastel⁹. C'était notamment l'opinion de Sayce, cité par l'éditeur de la *Bergerie*¹⁰.

UN SEJOUR D'HONNEUR

Ce n'est pourtant pas de là que je partirai, car les concepts de l'histoire culturelle sont parfois trop larges pour être vraiment opératoires. Je préfère me laisser porter par la toute première phrase de la « première Journée », que je trouve somptueuse. Elle aurait dû être sollicitée depuis longtemps dans l'histoire de la grande prose d'art en France. Comme vous l'avez sous les yeux, j'irai à l'essentiel. Belleau décrit d'abord un lever de soleil magnifique, et que les participes présents de son immense période semblent vouloir éterniser :

Le Soleil ayant chassé la brune épaisseur de la nuit, accompagné de la troupe dorée des heures, déjà commençoit à poindre, estendant ses tresses blondes sur la cime des montagnes, faisant la ronde par les plaines blanchissantes de l'air, visitant les terres dures, & réchauffant les flots escumeux de la mer.

Comme si le soleil avait le pouvoir de chasser toutes les formes de malheur, voici que

le Fortune et le destin [...] laissez et recreus de [...] [le] tourmenter, [lui] presterent tant de faveur, qu'ils [le] conduisirent en un lieu, où je crois que l'honneur, et la vertu, les amours, et les graces, avoient deliberer de suborner [ses] sens, enyvrer ma raison, et peu à peu me dérober l'ame, me faisant perdre le sentiment, fust de l'œil, de l'ouye, du sentir, du goûter et du toucher¹¹.

Il faut d'abord rattacher cette présentation à toute la tradition des « séjours d'honneur », illustrée par la Grande Rhétorique et l'école de Marot ; illustrée aussi à sa manière par Rabelais dans l'épisode de Thélème. On ne trouvera dans ce lieu que des manières raffinées, des amours élégantes, des passe-temps choisis.

Mais, où sommes-nous exactement ? Il est entendu que c'est à Joinville, sur les bords de la Marne ; Joinville, « bastion » des Guise et de leurs partisans, comme l'écrit Marie-Madeleine Fontaine qui explique aussi que le poète a bien l'intention de « décrire l'existence de cette petite cour indépendante¹² ». Voilà qui est moins sûr. Ce qui est frappant, c'est l'usage très parcimonieux du nom de Joinville. Si même, de temps en temps, le poète situe plus ou moins ce séjour d'honneur, il se garde bien de nous dire comment y parvenir. C'est aussi à ce titre que la première phrase est intéressante. La « Fortune » et le « destin » conduisent notre ami dans ce lieu enchanteur. Par quelle route ? Nous ne le saurons pas, car le songe ne laisse pas ce genre de traces. Souvenons-nous : quand Nerval nous conduit au pays de Sylvie, nous pouvons suivre son itinéraire sur une carte. Celle-ci, au reste, devient elle-même étrangement onirique, comme ont pu le remarquer tous les usagers de la Nationale 2 : au moment où elle frôle le Valois, on dirait que les noms de villages eux-mêmes se mettent à rêver. On peut lire par

⁸ Guy Demerson, Préface du t. II des *Œuvres poétiques*, éd. cit., p. XXXVI.

⁹ André Chastel, *La Crise de la Renaissance. 1520-1600*, Genève, Skira, coll. « Art, idées, histoire », 1968, p. 155.

¹⁰ Richard Sayce, « Maniérisme et périodisation : quelques réflexions générales », *Renaissance, Maniérisme, Baroque*, Paris, Vrin, coll. « De Pétrarque à Descartes », 1972, p. 50.

¹¹ *Bergerie* II, p. 6-7.

¹² *Bergerie* I, p. 200.



exemple sur un panneau routier, non loin de Dammartin, les deux noms suivants : « Ève » et « Ver » : la femme et le printemps ! Vous aurez pardonné cette petite digression si elle permet de comprendre la nature de deux projets différents. Nerval veut enchanter le réel, Belleau veut s'en échapper. On ne peut trouver le château de Joinville car il fait partie du territoire du rêve.

N'oublions pas, enfin, les verbes choisis pour décrire ses impressions. Voilà ses sens « subornés », sa raison « enivrée », son âme « dérobée¹³ ». C'est le vocabulaire même du ravissement, fréquent, je crois, dans la philosophie du songe à la Renaissance. Le rêveur ne s'appartient plus. La subornation des sens ne signifie pas qu'il n'est plus capable de voir ou d'entendre. Bien au contraire : les sens en question n'ont jamais été aussi actifs. Mais la force des sensations est si grande que le rêveur est incapable de leur résister, de prendre quelque recul. Pourquoi au reste les mettre en doute puisque, du moins au début de l'œuvre, ils témoignent de ce que l'on voit en pleine lumière ?

Justement, que voit-on ?

LES ENCHANTEMENTS DES SENS

C'est la vue qui tout au long de la *Bergerie*, est à l'honneur, la vue plus que l'ouïe.

Les bergères

On connaît le code des Bergeries et des romans pastoraux. Peu de temps avant Belleau, Ronsard avait composé une *Bergerie* dite de Fontainebleau, œuvre dramatique où princes et princesses étaient costumés en bergers et en bergères¹⁴. Jeu d'un soir ou d'une après-midi. Les jeux de Belleau sont plus complexes. Au bout de quelques pages, l'attention du narrateur est attirée par « une troupe de bergeres de bonne grace, qui venoient donner le bon jour à leur maistresse, pour luy faire compagnie à visiter une chapelle et là faire leurs prieres¹⁵ ». Malgré quelques disparitions momentanées, le narrateur ne perdra jamais de vue ces jeunes filles, qui portent en quelque sorte la narration discontinuée de la *Bergerie*. Un peu plus tard, la vénérable dame retourne dans ses appartements et nos « bergeres rentrent en la salle où elles ont coutume de faire leur ordinaire¹⁶ ». Comment le narrateur qui, autant qu'on le sache, n'a pas reçu un carton d'invitation, peut-il être le témoin de leurs occupations ? On ne sait, mais c'est ainsi que les choses se passent dans le songe. On retrouve ces gracieuses jeunes filles un peu plus tard alors que, après avoir fait la révérence à la douairière, elles se rassemblent toutes « en un canton dérobé dedans l'épaisseur de la muraille¹⁷ ». Il faut croire que le narrateur, doué momentanément de l'anneau de Gygès, voit tout sans être vu, hypothèse que viennent accréditer bien des scènes de la *Bergerie*. La question ne se poserait pas dans les mêmes termes si, pour reprendre le vocabulaire de Gérard Genette, il était extra-diégétique, ou, pour parler plus simplement, extérieur à la narration. Un peu plus loin, encore, on retrouve nos aimables bergères (elles ne sont pas désignées autrement), l'une travaillant à quelque ouvrage de broderie, les autres à des travaux d'aiguille qui semblent assez compliqués. Telle est la loi des séjours d'honneur. De fil en aiguille (si j'ose dire), le narrateur s'intéresse d'assez près à l'une de ces jeunes filles de bonne maison, dont il fait le portrait, mais il est également possible que ce soit l'œuvre d'un « vrai » berger. Peu à peu, cependant, les bergères s'éloignent : « Nous aperçumes cette troupe de bergeres chacune portant son ouvrage qui se déroboit dedans une

¹³ *Ibid.*, p. 15.

¹⁴ Pierre de Ronsard, *Œuvres complètes. Tome XIII*, éd. Paul Laumonier, Isidore Silver, Raymond Lebègue, Paris, Didier, coll. « Société Française des Textes Modernes », 1948, p. 75 et suiv.

¹⁵ *Bergerie* I, p. 23

¹⁶ *Ibid.*, p. 32.

¹⁷ *Ibid.*, p. 37.



forest voisine des murailles du chateau¹⁸ ». Peu après, le narrateur décrit un étonnant miroir, et c'est là, selon Guy Demerson¹⁹, dont je ne peux résumer la démonstration, le pivot de cette *Première Journée*. Je vois les choses un peu autrement, car je constate que les jeux de la courtoisie sont toujours à l'honneur comme le prouve la coquetterie des « bergères » envers un berger qui revient d'Italie. Ils durent jusqu'à ce que sonne l'heure du souper, qui est pris bien sûr dans le château²⁰. Le lien avec le monde des princes et des rois est même renforcé par l'arrivée hautement invraisemblable d'un messenger qui annonce la naissance d'Henry de Lorraine²¹. Puis, chacun se retire chez soi. Le narrateur se retrouve dans les parages du château, alors que la nuit tombe.

Plus qu'on ne l'a dit, Belleau s'efforce de donner un air vraisemblable à ses descriptions et à son récit. Les bergères se comportent comme de jeunes aristocrates, elles sont à la fois amoureuses et bien élevées. Le château est un « vrai » château, dont on peut tracer le plan sur une carte²². Mais si l'on regarde de plus près, le savant montage de Belleau nous réserve des surprises. Je ne prendrai ici qu'un exemple : l'épisode de la volière, « cette chambre [...] pleine de petits oiseaux, non pas peints ou contrefaits, mais vivans, et branlant l'aëlle²³ ». On a tellement pris l'habitude de considérer la *Bergerie* comme une série d'*ekphrasis*, qu'on a un peu oublié le premier niveau de la fiction. Ces oiseaux picorent à droite et à gauche et se livrent à des petits jeux amoureux comme celui qui consiste à « emporter soigneusement de leur bec crochu les cheveux perdus et tombez du chef de ces bergères, pour batir et façonner leurs nids²⁴ ». Il y a ici plus que de la mignardise, un terme qui « colle » un peu trop à l'image de Belleau, car il a soin d'ajouter que ces oiseaux sont « les compagnons du labeur de ces bergères, et fidelles secretaires de leurs plus secrettes pensées²⁵ ». L'ombre de discrètes métamorphoses fait le charme de ce passage. Nous ne sommes plus maintenant dans un « séjour d'honneur », mais dans un lieu rêvé.

La mythologie

La mythologie concourt de son côté à enchanter ce séjour et à lui donner un aspect onirique. En elle-même, sa présence n'a rien qui doive étonner, notamment dans la description des tapisseries et des objets d'art. Puisque l'on décrit des œuvres de la Renaissance, il est normal qu'elle soit là. Avec un arbitraire parfait, la description s'empare ainsi d'une tapisserie où l'on peut voir « une Nymfe vêtue à l'antique courant échevelée, rouge en visage de colere, un chasseur apres qui la poursuivoit, en fin elle se sauvoit, en un lieu beau et frais où ce château estoit fort bien représenté en perspective²⁶ ». Sujet rebattu à l'époque de Belleau mais que les bergères n'interprètent que grâce à un bon vieillard qui se trouve là par hasard : il s'agit bien sûr de la Chasteté poursuivie par le Désir. Plus intéressant est le fait que le château est celui de Joinville (c'est, je crois bien, la seule occurrence de ce nom dans le texte). Il y a donc ici un petit effet de mise en abyme : le château où l'on est se retrouve dans la tapisserie. Notons que les bergères, réputées si bien élevées, manifestent une singulière curiosité pour les mésaventures de cette Nympe. Elles ne savent pas, apparemment, que ce poème reproduit une partie d'une plaquette, publiée en 1561, sous le titre de *La Vérité fugitive*, où un berger allégorique, qui n'est autre que le prince de Condé, déclare son amour pour la divinité, ce qui

¹⁸ *Ibid.*, p. 76-77.

¹⁹ Guy Demerson, préface citée, p. XXXI et suiv.

²⁰ *Bergerie* I, p. 91.

²¹ *Ibid.* Le messenger annonce aussi les fêtes du baptême (voir G. Demerson, note de la p. 180).

²² Voir, dans l'édition retenue, la postface de Marie-Madeleine Fontaine et les différents plans qu'elle reproduit.

²³ *Bergerie* I, p. 56.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.* p. 33.

²⁶ *Ibid.* p. 80.



n'a pas fini d'étonner les critiques²⁷. Le songe semble se moquer du sens figuré, comme s'il était un mensonge, et revient au sens propre, c'est-à-dire au désir amoureux. À la demande du vieillard, l'une d'elles se met à lire « les poursuites de ce chasseur tout eschauffé et soupirant²⁸ ». Elle prête sa voix à son désir, qui figure, par on ne sait quel mystère, sur le papier tout « crasseux » que lui tend le vieillard, bravant ainsi les convenances non écrites du séjour d'honneur. Les propos qu'elle ne peut tenir « en vrai », elle les tient sous un masque. La mythologie est donc bien plus qu'un ornement assez convenu. Elle permet au désir de contourner les censures. N'est-ce pas aussi ce qui se produit dans le songe ?

Dira-t-on alors qu'il faut bien distinguer les Bergères (nom de convention donné aux suivantes de la douairière) et les Nymphes, plus libres dans leur conduite des choses amoureuses ? Rien n'est moins sûr. La mythologie réclame son tribut à tout ce qui est raconté. Une autre « broderie²⁹ » représente « Apollon jeune et beau », accompagné des Grâces, invitant à chanter un mariage princier. Ce sera l'« Epithalame de Monseigneur le duc de Lorraine, et de Madame Claude, fille du Roy³⁰ », où les Nymphes de la Meuse et celles de la Seine se donnent la réplique. À l'occasion de la naissance puis du baptême de l'enfant né de cette union (ici, le texte est quelque peu confus), la cour improvisa une mascarade dont les bergères ont connaissance par le messenger ; des jeunes filles décident de « dresser [un] masque » en s'habillant comme les trois Grâces, mais « non pas nues comme les ont peintes et gravees la plus part des Anciens, mais vestues d'un habit de satin blanc » minutieusement décrit³¹. Précision intéressante : la pudeur interdit bien sûr aux bergères de la cour de France d'exhiber leur nudité. Le récit de ce messenger se poursuit sur plusieurs pages, privant de parole et d'initiative les acteurs de la fiction principale. Les bergères de Joinville sont réduites à la condition d'auditrices bien élevées. Triomphe de la décence. Mais bientôt, le soir arrive qui les voit prendre leur revanche et redonne un rôle de premier plan au narrateur devenu silencieux.

Il octroie en effet à ce dernier une vision charmante : « je vy dedans la prairie sur les bors de la Marne une troupe de Nymfes portant le crespé d'or de leur cheveleure, flotant et ondoyant sur leurs épaules³² [...] ». La suite de cet aimable portrait, nous l'avons lue cent fois. À ceci près toutefois que maintenant, et de la manière la plus explicite, le narrateur se transforme en voyeur. Il détaille avec intérêt les privautés que se permettent les jolies Nymphes, qui ne se savent pas observées, les seins qui se découvrent et tout ce que l'on peut deviner. Cette description se termine par cette phrase : « Or, ayant donné contentement à mes yeux de si doux et si gratieux apas³³ [...] ». Il faut rappeler que nous sommes à la fin de la journée et que la Lune favorise, comme il le dit si bien, le bonheur du narrateur. Des Nymphes qui s'ébattaient au clair de lune : la poésie du XVI^e siècle nous en offre des milliers. Mais, dans cette *Bergerie*, cette vision ne se produit qu'à la suite d'une prière adressée par le narrateur à la lune, sous la forme d'un magnifique sonnet, dont voici les deux premiers vers : « Lune porte flambeau, seulle fille heritiere / Des ombres de la nuit au grand et large sein³⁴ ». L'édition de Guy Demerson donne toutes les sources possibles de cette pièce ; l'important, pour nous, est la dimension de plus en plus onirique de l'aventure. Le narrateur demande la faveur de l'astre nocturne et compare son aventure à l'amour qu'elle éprouva pour Endymion, le berger endormi « sur le mont de Latmie³⁵ ». Singulier amour que celui-ci puisque, de nouveau, la distance impose ses lois et

²⁷ Voir Jean-Paul Barbier, *Ma Bibliothèque poétique*, t. III, Genève, Droz, 1994, p. 414 et Guy Demerson, édition citée, p. 153.

²⁸ *Bergerie I*, p. 34.

²⁹ *Ibid.*, p. 44.

³⁰ *Ibid.*, p. 45-55.

³¹ *Ibid.*, p. 92.

³² *Bergerie I*, p. 120.

³³ *Ibid.*, p. 121.

³⁴ *Ibid.*, p. 120.

³⁵ Voir Daniel Ménager, *La Renaissance et la nuit*, Genève, Droz, coll. « Les Seuils de la Modernité », 2005, p. 101.



qu'il ne trouve pas de satisfaction charnelle. Tout s'enveloppe d'une douceur lactée, bien différente des premiers tableaux. Plus important encore est le fait que le narrateur prenne des initiatives plus ou moins magiques et que la Lune réponde à ses vœux. On a tellement dit que, dans la *Bergerie*, ce narrateur n'était qu'un artifice commode pour décrire un certain nombre d'œuvres d'art qu'on a oublié son identité amoureuse. Tenu à distance par l'étiquette, il sort ici de sa réserve pour laisser parler son désir. Il ne se réduit plus à une pulsion scopique. La lune et la nuit exaucent des vœux qu'on ne pressentait pas. Il a bien conscience que sa conduite n'est pas très convenable, car, « de peur d'estre decouvert³⁶ », il patiente derrière le saule où il s'était tapi. Le roman pastoral nous offre bien des situations où un berger se cache pour mieux voir et entendre le chant d'une bergère³⁷. Mais sa cachette lui offre avant tout un plaisir esthétique. Ici, il s'agit d'autre chose. Le narrateur n'est plus qu'un regard avide et finalement frustré lorsque les Nymphes plongent dans l'eau « à cous de bras » et s'évanouissent. Qu'a-t-il vu, en somme ? De vraies Nymphes, comme le faune de Mallarmé ou les suivantes de la douairière, qui s'octroient *sub nocte* des plaisirs interdits par le jour et par le protocole ? Il est difficile de trancher. Une chose est sûre : à ce moment, il n'est plus question de décrire des œuvres d'art ou de rapporter les émotions amoureuses d'un berger de tapisserie : Éros veut davantage. C'est pourquoi il s'invite dans le sommeil du narrateur de manière à prolonger par le songe nocturne les enchantements du jour³⁸. On est tenté de passer, sous prétexte que ce n'est pas le premier songe érotique de la Renaissance. Nuançons quelque peu. Le songe n'offre pas au narrateur l'illusion de tenir une Nymphé dans ses bras, ce qui est le cas, la plupart du temps, dans la poésie de la Pléiade. En prolongeant la sensation de l'agréable, il fait beaucoup mieux. Peu importe alors, qu'au réveil, il soit réputé trompeur.

Le prolongement du songe, et, d'une manière plus générale, de toute cette « Journée rêvée », se fait aussi d'une autre manière grammaticale, un peu négligée jusqu'ici. On n'a pas assez étudié, me semble-t-il, le jeu des temps dans la *Première Journée de la Bergerie*. D'ordinaire, un récit de ce genre se fait au passé simple. On le trouve, sans doute, mais concurrencé par un emploi assez insolite du présent de l'indicatif. N'étant pas grammairien, je ne peux assurer que la prose française de l'époque n'offre pas quelques exemples de présents narratifs. À vous de voir. Voici quelques exemples de ces présents de narration. La belle ouverture que j'ai citée plus haut est écrite au passé simple. Mais nous lisons quelques pages plus loin : « De cette terrasse, j'entre en une grande salle³⁹ ». Suit la description d'une tapisserie, puis, en prose : « Voilà les vers qui sont en ce pan⁴⁰ ». Belleau tient sans doute à ces présents puisqu'il écrit encore : « Je n'eus pas si tost levé l'œil que j'aperçoy une troupe de bergeres⁴¹... ». On aurait pu écrire tout aussi bien : « *que j'aperçus ». Autre séquence au présent : celle qui décrit les actions de la douairière dans ses appartements : « cette venerable dame [...] lave ses mains, se met à table, ces bergeres rentrent dans la salle⁴² [...] ». Malgré les apparences, ce ne sont pas, comme disaient les anciennes grammaires, des présents d'habitude, mais la description de ce que voit le narrateur. On pourrait donner d'autres exemples. Ils n'ajouteraient rien de plus à la démonstration. Dans tous les cas, les présents ont une double fonction. Du côté de l'auteur, ils lui permettent de partager les émotions du narrateur ; du côté du lecteur, ils l'associent à ce qu'il voit. Le songe se prolonge dans l'acte d'écriture.

³⁶ *Bergerie* I, p. 125.

³⁷ Voir Daniel Ménager, *L'Aventure pastorale*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Essais », 2017, ch. III.

³⁸ *Bergerie* I, p. 125-126.

³⁹ *Ibid.*, p. 21.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 23.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*, p. 32.



Prolonger, faire durer le plaisir : est-ce que la *Seconde Journée* (1572) sera semblable à la *Première* ? Saura-t-elle rêver aussi bien ? Apparemment, non. Autant le début de la *Première* était voluptueux, autant celui de la *Seconde* donne congé aux plaisirs. Jugez plutôt :

Au plus matin, renaissant la douceur et continuation de ces plaisirs avec l'entresuite de ce beau jour, ayant lavé mes mains, ma bouche et mes yeux, d'eau fraîchement puisée de la belle et claire fontaine qui sourd de ce couteau, le genouil en terre [...], je dresse mes humbles prières à ce grand Dieu⁴³ [...].

Suivent les Lamentations de Job⁴⁴. Changement de ton. D'autant que les jolies Nymphes semblent avoir disparu. À leur place, un ami rencontré par hasard, auquel le narrateur communique « une partie de [...] son labeur⁴⁵ ». Et ce n'est pas la « Complainte de Prométhée » qui va arranger les affaires du rêve pastoral. Les Nymphes seront-elles donc absentes du récit qui va suivre ? Non, mais elles passent du côté de la peinture ou de la tapisserie. Parvenu dans un jardin, le narrateur admire un paysage « représentant les honneurs et plaisants exercices d'un mois de may. Là se voyoit une troupe de Nymphes legerement, mais proprement vestuës, les unes dormoient dessus l'herbe tendrette, et mollement trempée du degout emperlé de la rozée⁴⁶ ». D'autres dansent, d'autres encore cueillent des fleurs. Le petit voyeur que nous avons découvert dans la *Première Journée* ne voit plus grand-chose. Privé de toute présence sensible, il ne lui reste plus qu'à chanter, ou plutôt à décrire le Printemps⁴⁷. « Description » bien curieuse que celle-ci car les thèmes classiques de la « reverdie » cèdent la place, vers la fin du poème, à la déploration des malheurs du temps, comme si une obligation réaliste ou historique noircissait les *topoi* bien connus. De Nymphes, toujours point. Elles ne reparaitront pas. Belleau conclut sa *Deuxième Journée* d'une façon abrupte, sans aucun morceau de prose pour la parachever, si bien que l'ensemble se termine avec « Les Amours de David et de Bersabé⁴⁸ », pièce de vers composée par un « gentil pécheur ». De songes, plus question, comme si le poète avait quelque chose à se reprocher. Il y a de la brutalité dans cette fin.

On peut préciser davantage. De nouveau, le soir est tombé, laissant seuls le narrateur et son ami. Juste avant le poème consacré aux amours de David, on trouve cette phrase, merveilleusement ambiguë : « Voulant avec l'odeur de ce beau jour, ensevelir nostre plaisir en la mémoire de quelque douce fin, resoluts de continuer la partie le jour suivant, et de nous trouver ensemble à la fontaine Bersabée, ce gentil Pescheur⁴⁹... ». Un plaisir qu'on ensevelit : curieuse expression. Apparemment, c'est pour mieux le garder dans la mémoire qui pourra l'évoquer selon son bon plaisir ; à moins que la mémoire ne soit une tombe. L'idée de prolonger les plaisirs d'une belle journée, déjà mise à mal par la rupture consommée entre la *Première* et la *Deuxième Journée*, n'aura pas de suite dans le texte. Le songe serait-il récusé parce qu'il est mensonge ?

SONGE-MENSONGE ?

Guy Demerson a bien vu que l'un des thèmes de la *Deuxième Journée*, peut-être même le thème principal, était celui de la guérison d'amour. Il est l'objet explicite de la conversation

⁴³ *Bergerie* II, p. 149.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 149-156. Guy Demerson explique bien que Belleau « ne traduit pas directement le texte sacré » : « il transpose en français les neuf Lectures (ou *Leçons*) des Matines des défunts » (p. 305).

⁴⁵ *Ibid.*, p. 157.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 157.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 175-178.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 261-276.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 255.



entre le narrateur et son compagnon : « Nous tombons en propos de la guarison de ceste violente et incurable passion, sçavoir s'il y a pratique de remedes pour s'en tirer⁵⁰ ». Le thème, bien sûr, est ovidien, mais est-il bien à sa place dans une « Bergerie » ? Nous avons en effet l'habitude d'y rencontrer des bergers amoureux, ce qui ne veut pas dire qu'ils sont heureux. Si l'on doit se délivrer de l'amour, pourquoi, vers la fin, cette longue série de « Baisers » voluptueux⁵¹ ? Belleau aurait-il congédié sans autre forme de procès le cortège du plaisir et les songes qu'il suscite ? Pour y voir plus clair, il faut revenir au projet initial : la description d'un séjour d'honneur. La logique de ce projet laisse peu de place à l'amour, et c'est bien pourquoi, dans la « Première Journée », il est en quelque sorte réglementé. Ce lieu idéal, où règne une dame d'un certain âge, ne peut accueillir les passions violentes. Il impose au désir une forme de retenue. Voir ou entrevoir des beautés : soit. Aller plus loin : non. Restent alors les satisfactions plus ou moins coupables du voyeur, prolongées dans les songes nocturnes. Plus généralement, il faut se souvenir que les romans pastoraux et autres « Bergeries » ont pour vocation philosophique la recherche de la paix de l'âme⁵². Songer sans cesse aux beautés des bergères n'est pas le meilleur moyen de la trouver.

Dans ces conditions, on peut dire que la *Seconde Journée* censure les libertés érotiques de la première et qu'elle « remercie » le songe, au sens domestique de ce verbe. Cela est bien visible dans l'inspiration de deux poèmes : « Ixion » d'une part⁵³, et, de l'autre « Les Amours de David et de Bersabée », déjà citées. Ixion est coupable d'avoir déclaré sa flamme à Junon. Le songe ne joue aucun rôle dans le déclenchement de sa funeste passion, exclusivement nourrie par la vue des beautés de la déesse. Mais c'est bien l'illusion qui est chargée de sa punition puisqu'il aime un « fantosme venteux », « un amoureux nuage », une « vaine idolle⁵⁴ », ou encore ; si vous me permettez cet anachronisme, une sorte de « poupée⁵⁵ » gonflable : des termes que nous avons l'habitude de trouver dans le champ sémantique du songe.

La condamnation du désir amoureux est encore plus sensible dans la pièce de vers consacrée aux amours de David et Bethsabée, source d'inspiration des poètes et des peintres. Comme dans le texte biblique, David découvre les beautés de la jeune femme lors d'un bain innocent. Aussitôt, son cerveau se « trouble⁵⁶ ». C'est l'un des *innamamenti* les plus violents de la Renaissance. « La belle Bersabée / revient devant ses yeux, son cœur et sa pensée⁵⁷ ». En d'autres termes, plus familiers, le roi est obsédé par l'image de la jeune femme. Pas de songe amoureux au sens classique de l'expression, plutôt une insomnie, bien connue des spécialistes de la maladie d'amour. « Il songe, il fantastique⁵⁸ ». C'est alors qu'il conçoit le plan qui sera fatal à Urie, l'époux de Bethsabée qu'il exposera à une mort certaine. Son imagination, c'est-à-dire en langue du XVI^e siècle : sa « fantasia », est devenue malade. Ce qui reste surprenant, du point de vue de la poétique, c'est que la *Seconde Journée de la Bergerie* se termine par la description du repentir de David et que le poète semble s'éclipser : la fiction a disparu, de même que le château, avec ses pasteurs et ses Nymphes, comme si le poète avait mieux à faire, comme si toute cette mythologie était taxée de vanité.

S'il avait été protestant, la chose serait explicable, mais on sait bien maintenant que Belleau ne fut tenté par la Réforme que d'une façon toute passagère⁵⁹. Alors, on s'interroge. Se

⁵⁰ *Ibid.*, p. 178-179.

⁵¹ *Ibid.*, p. 215-219. Guy Demerson s'est interrogé lui aussi sur l'unité de cette fin (*Bergerie II*, préface, p. 53 et suiv.).

⁵² Voir notre *Aventure pastorale*, *op. cit.*

⁵³ *Bergerie II*, « L'amour ambitieux d'Ixion », p. 165-174. Sur les sources de ce poème, voir l'édition des *Œuvres*, t. IV, p. 519.

⁵⁴ *Ibid.*, respectivement v. 137, 138 et 150.

⁵⁵ *Ibid.*, v. 146.

⁵⁶ *Bergerie II*, « Les Amours de David et de Bersabée », v. 158, p. 266.

⁵⁷ *Ibid.*, v. 161-162.

⁵⁸ *Ibid.*, v. 232, p. 268.

⁵⁹ Voir les mises au point de Jean-Paul Barbier, *op. cit.*, p. 415.



serait-il souvenu, un peu tard, qu'il était, après tout, le précepteur du jeune marquis d'Elbeuf et que c'est à ce titre qu'il résidait à Joinville ? Des amours trop brûlantes étaient un peu déplacées dans l'œuvre d'un pédagogue. Simple hypothèse. Pour ma part, je crois que le poète obéit plutôt à ses réquisitions intérieures. En 1572, le songe avait peut-être fait son temps. On avait vu trop d'« idoles menteuses », de charmes qui s'éclipsent avec la venue du jour. Mais cette explication elle-même paraît insuffisante puisque, tout compte fait, on trouve peu de rêves érotiques dans la *Première Journée*. Ce qui faisait son charme, un charme encore prenant, c'était le travail de l'idéalisation. Tout était beau à Joinville, les jeunes filles aussi bien que les paysages, la mort aussi bien que la vie. Un doux émerveillement conduisait le visiteur d'un spectacle à un autre, comme dans un songe. Rappelons-nous la splendide période par laquelle s'ouvre la « Première Journée » La force de la fiction était telle, que, à l'aide de quelques invraisemblances, elle était capable d'accueillir aussi bien des descriptions d'œuvre d'art que les moments élégants d'une vie aristocratique. En 1572, elle semble presque épuisée. On se gardera bien d'établir un rapport entre le malheur des temps et la composition de l'œuvre : l'épître de Belleau à Louis de Lorraine précède de plusieurs mois la Saint-Barthélemy⁶⁰. Les séjours d'honneur ont fait leur temps. Songe/mensonge ? Belleau ne le dit pas vraiment. Mais il n'est peut-être pas loin de le penser. Cela ne veut pas dire qu'il en a fini avec l'émerveillement : il trouvera une nouvelle source d'inspiration, très féconde et même plus originale, avec les *Amours et Nouveaux échanges des pierres précieuses*.

⁶⁰ *La Bergerie* II, p. 147-148. Cette épître est datée de mai 1572.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- BELLEAU Remy, *Œuvres poétiques*, éd. Guy DEMERSON et alii, Paris, Champion, 2001, t. II et IV, sous le titre : *Bergerie I* (t. II) et *Bergerie II* (t. IV).
- NERVAL Gérard (de), *Aurélia, Œuvres complètes*, t. III, dir. Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1993.
- RONSARD Pierre (de), *Œuvres complètes. Tome XIII*, éd. Paul Laumonier, Isidore Silver, Raymond Lebègue, Paris, Didier, coll. Société Française des Textes Modernes », 1948.

Textes critiques

- BARBIER Jean-Paul, *Ma Bibliothèque poétique*, t. III : « Ceux de la Pléiade », Genève, Droz, 1994.
- CHASTEL André, *La Crise de la Renaissance. 1520-1600*, Genève, Skira, coll. « Art, idées, histoire », 1968.
- DAUVOIS Nathalie, *De la satura à la Bergerie. Le prosimètre pastoral à la Renaissance et ses modèles*, Paris, Champion, coll. « Études et essais sur la Renaissance », 1998.
- MÉNAGER Daniel, *La Renaissance et la nuit*, Genève, Droz, coll. « Les Seuils de la Modernité », 2005.
- MÉNAGER Daniel, *L'Aventure pastorale*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Essais », 2017.
- SAYCE Richard, « Maniérisme et périodisation : quelques réflexions générales », *Renaissance, Maniérisme, Baroque*, Paris, Vrin, coll. « De Pétrarque à Descartes », 1972, p. 43-56.